

CHAPITRE II

Biordo Michelotti, devenu seigneur de Pérouse, comptait jouir de son succès tout préparé. Ayant réussi à chasser ceux qui, en dépit d'une répugnance démonstrative, ne l'avaient pas moins amnistié, il pouvait se considérer comme en bonne posture. Désormais les propositions d'arbitrage pontifical lui paraîtront négligeables. Biordo, en un mot, aurait envisagé l'avenir avec quiétude, si les gentilshommes volés et bannis n'avaient poussé l'outrecuidance jusqu'à prétendre reconquérir leurs droits et châtier les fauteurs de leurs maux. C'était le point noir. Les Michelotti scrutaient les frontières d'un regard inquiet, car ils savaient que, dans l'exil, la force et la cohésion des nobles croissaient sans cesse. L'appui plus ou moins déguisé du Pape leur était acquis, et les divisions intestines du parti Raspanti servaient leur cause. Biordo, qui n'était pas le premier venu, administrait Pérouse depuis cinq années, quand le poignard d'un Guidalotti l'abat sur place (**1398**). Sous ce coup, la faction au pouvoir chancelle; mais elle ne l'en repousse pas moins toute amnistie vis-à-vis des nobles. Plutôt que de se pacifier avec eux, elle sacrifie l'indépendance en proclamant seigneur de la ville Jean-Galéas Visconti, duc de Milan (**20 janv. 1400**). A ce prix, les Raspanti conservent l'autorité, ce qui est, pour eux, le principal. Mais leur décision mécontente fort Boniface IX, qui, s'alliant avec Florence, jalouse de Visconti, ne marchandait pas son appui aux bannis pérousins. La guerre est imminente quand survient le décès de Jean-Galéas (**1402**). La duchesse de Milan, Catherine Visconti, s'empresse de faire la paix avec le Pape, auquel elle restitue Pérouse et d'autres cités importantes (paix de Todi, **25 oct. 1403**). Les Raspanti acceptent forcément ces conditions. Pourtant, à toute proposition d'amnistie en faveur des nobles, ils s'obstinent dans une fin de non-recevoir et exigent, entre Pérouse et ses gentilshommes, une distance de vingt-cinq milles. Eh bien, les nobles vont passer outre, l'épée à la main. L'art militaire prenait alors dans la Péninsule un remarquable essor. En maintes rencontres se signalent les capitaines Italiens dont les progrès éclipsent toute rivalité étrangère. Braccio Fortebraccio de Montone, de la maison des Fortebracci, et l'un des gentilshommes bannis de Pérouse, s'est révélé chef de marque. L'histoire le rangera parmi les plus illustres généraux de son pays et même de son temps. « *Attaché au parti des nobles et des Baglioni, il avait été fait prisonnier peu après la dernière Révolution* » (*Sismondî*), mais s'était tiré d'affaire. Près de lui, le fils aîné de Pandolfo Baglioni, Malatesta (**cit. 1390, † 1437**), voué dès son jeune âge au métier des armes, s'y exerçait d'autant mieux qu'il faisait en exil ce rude apprentissage. Son seul courage devait lui ouvrir les portes de Pérouse ; Malatesta ne l'oubliait pas plus que l'assassinat de son père. Bientôt remarqué par son chef, le jeune Baglioni saura se perfectionner au point d'acquérir une véritable renommée en devenant « *l'un des premiers et des plus illustres capitaines de Fortebraccio* ». En son nom, il s'empare de diverses places à la tête des bannis. Il se signale surtout à l'attaque de Corciano, que défendaient vigoureusement les Raspanti pérousins. Naturellement, l'objectif principal de Fortebraccio et des gentilshommes qui l'entourent est Pérouse. De leur côté, les Raspanti inquiets, mais entêtés dans leurs rancunes intéressées, s'en tiennent à leur refrain : « *Mieux vaut le joug étranger que la paix avec la noblesse.* » L'ostracisme se double de l'appel à la servitude. Cette fois le choix des bourgeois se porte sur Ladislas, Roi de Naples, qui, répondant à leurs avances, devient seigneur de la capitale ombrienne (**19 juin 1408**). Il paraît même que Grégoire XII, désireux d'un renfort contre le Pape son rival, donna à Ladislas l'investiture de Pérouse ainsi que d'importantes fractions du domaine ecclésiastique moyennant 25.000 florins de redevance annuelle. Naguère, Fortebraccio, condottier de ce même Roi de Naples, lui avait conquis Fano, Ancône et Cagli, quand le Recteur pontifical réussit à le détacher de cette cause.

Aujourd'hui, Fortebraccio, libre d'engagements, tâte le terrain du côté de sa patrie (**30 mars 1411**), au vif émoi des Raspanti. Ces derniers ont remis la défense de Pérouse au condottier Tartaglia, mais sans perdre leurs appréhensions. Aussi, supplient-ils Ladislas de leur secourir. Cet appel est entendu, et le comte de Carrare amène 500 chevaux de leur côté, quand il est battu par Fortebraccio. Celui-ci, néanmoins, juge inopportun de tenter une opération immédiate ; il s'éloigne. Les Raspanti respirent bruyamment. Hélas ! le sort accable leurs suzerains du Sud comme ceux du Nord : Ladislas meurt le 6 août 1414. Fortebraccio a maintenant la voie libre. Ayant jugé profitable à sa gloire, et surtout à son intérêt, de soumettre d'abord Bologne au Saint-Siège, il se dispose enfin à foncer sur Pérouse avant que les Raspanti aient en le loisir de se réclamer d'une nouvelle vassalité.

*
* *

Au début de 1416, le général commande à une armée solidement encadrée de nobles ; de leur côté, les Pérousins ont l'âme assez trempée pour résister à l'assiégeant, quel qu'il soit. Leurs magistrats font appel à Carlo Malatesta, seigneur de Rimini. Ses troupes s'ébranlent donc pour faire leur jonction avec celles de Pérouse qui obéissent à deux Michelotti : Guido et Ceccolino, auxquels est adjoint Angelo della Pergola. Entre les Raspanti cramponnés au pouvoir et leurs victimes exaspérées, le choc sera d'importance.

Fortebraccio établit son monde entre Colle et Ponte San-Giovanni. Il a soin de choisir, parmi les gentilshommes bannis, les capitaines renommés et leur confie le commandement de ses escadrons. Rien n'est négligé pour exalter leur courage, car l'ennemi est supérieur en nombre. En pareil cas, les anciens historiens ne manquent pas d'attribuer des harangues aux principaux personnages; aussi, sommes-nous renseignés sur la rhétorique de Fortebraccio. C'est au fils de Pandolfo Baglioni qu'elle s'adresse d'abord : « *Animez vos soldats, Malatesta ! pour qu'ils se ruent sur l'ennemi et soient les premiers à la victoire. Conduisez-les au plus fort de la mêlée, vous souvenant de Pandolfo votre père dont le cadavre fut traîné par les places... Courage*

donc ! et votre postérité la plus reculée célébrera votre valeur qui lui aura rendu la jouissance du Palais de ses ancêtres. » De telles exhortations sont superflues. Celui qu'elles visent prouvera combien le châtement des assassins de sa famille lui tient à cœur. Il sera plus malaisé d'en finir avec ces Baglioni sur un champ de bataille, qu'à l'aide du poignard des spadassins.

Au début de l'action, le corps de troupes commandé par Fortebraccio en personne est contraint de plier. Alors, Malatesta Baglioni, auquel incombait de se porter sur le point le plus menacé, se précipite avec une telle violence qu'il pénètre comme un coin dans la masse ennemie. Il y fait une trouée sanglante. Les survivants fléchissent et se dispersent, laissant soixante-dix chevaux aux mains de Malatesta. Telle fut l'une des phases décisives de cette bataille que Fortebraccio transforma en victoire, dite de Saint-Egidio, et qu'il disputa sept heures durant sous l'ardeur du soleil (**15 juill. 1416**). Une quantité de morts et de blessés jonchent le sol. Les deux Michelotti, ainsi que Carlo Malatesta et son fils sont au nombre des sept cents capitaines ou hommes d'armes faits prisonniers. Trois mille cavaliers partagent leur infortune.

Abasourdi par un pareil désastre, le gouvernement Raspanti, au souvenir de ses excès, supplie le vainqueur d'empêcher les représailles. Habitué à proclamer les seigneurs de Pérouse, il est prêt à reconnaître comme tel Fortebraccio, qui tient à ne rien décider sans l'assentiment de Malatesta Baglioni et des principaux de son armée. Tous l'acclament, et le nouveau seigneur fait à leur tête son entrée solennelle dans Pérouse (**18 juill. 1416**). Il jette au feu les sentences criminelles émanant des Raspanti (**28 juill. 1416**). Peu après, disparaissent des Annales les noms des gentilshommes inscrits comme rebelles, ainsi que les élucubrations des autorités dépossédées. L'amnistie pleine et entière de tous les bannis et condamnés politiques, réhabilités en bloc, et la restitution de leurs biens séquestrés, complètent ces mesures.

C'est la réplique aux procédés des Raspanti envers leurs propres partisans. Mais les nobles venaient de culbuter la faction adverse de haute lutte, et non en bénéficiant d'une concession. Fortebraccio récompensait ses compagnons d'armes et, en favorisant les gentilshommes, se créait un puissant parti. En habile homme, il ménageait les susceptibilités républicaines pour atténuer les complications. C'est ainsi que survivaient les apparences des anciennes institutions. Plus tard, les Baglioni feront de même.

En face des Collèges d'Art, le lieutenant de Fortebraccio, secondé par un groupe de fidèles, concentre la réelle autorité. Prieurs et camerlingues sont annihilés de fait. Ces fonctions redeviennent naturellement accessibles à la noblesse, aussi bien qu'à l'élément populaire dont Fortebraccio ne suit pas les errements d'ostracisme. La considération attachée aux magistratures communales survit à leur pouvoir. Elle attire les grands noms pérousin qui se sont de nouveau rangés dans les Collèges d'Art. La part faite aux Baglioni^{028/1} est d'autant plus large que Malatesta vient d'épouser la nièce du vainqueur : Giacoma Fortebracci, fille de Giovanni comte de Montone, propre frère du grand condottier.

Pérouse, lasse des compétitions et des luttes, accepte tout d'un chef jaloux de son absolu pouvoir sur elle. Fortebraccio, nullement embarrassé par l'engagement qu'il a pris de maintenir les Statuts communaux, en ordonne la suppression huit jours après. Qu'un Lodovico Michelotti, soutenu par quelques mécontents, ne s'avise pas de faire du tapage. Ces façons ne se payent plus de la même monnaie qu'en 1393. Toute la famille Michelotti aussitôt bannie, ainsi que ses complices, peut s'en convaincre à ses dépens. Fortebraccio, en souvenir des exactions usitées par ce parti, se décide à des représailles. Il décrète même le séquestre sur les biens des femmes des bannis (**1418**). Ces mesures passent sans difficulté, tant l'agitation des Pérousin est dominée, cette fois, par un rayonnement victorieux. La cité va jouir d'une influence et d'une grandeur jusque-là inconnues et désormais irréalisables à son profit. Aussi les impressions des citoyens, pendant les campagnes de leur prince, se reflètent-elles dans les vieilles chroniques où s'exalte leur fierté. Pérouse est transformée en capitale d'un royaume naissant ; elle reçoit les délégations humiliées des villes conquises. Certains confesseront que la gloire palliait la perte de la liberté. Et de quelle liberté ?

Cependant, les qualités militaires de Malatesta Baglioni s'affirment dans les combats. Trois ans après son entrée dans Pérouse, Fortebraccio, piqué de voir Montefeltre créé duc par Martin V, lance contre Assise de forts contingents à pied et à cheval. Nicolo Piccinino et Malatesta Baglioni les commandent ; ils s'emparent de la place dans un bel élan, ce qui inspire Lorenzo Spirito, auteur du poème « *L'autre Mars* » :

*le puissant Malatesta
qui, dans les armes fut un autre Paladin
... etc...*

*Avec ses troupes, il vint contre Assise
Déchaînant furie, ruines et tempête
Et narguant les défenseurs,
Il pénètre par la Porte Sainte-Claire,
S'emparant au galop de toute la ville.*

Le poète compare aux ravages de l'incendie les efforts de l'aîné des Baglioni contre le château qui cède aux coups de son artillerie. Malatesta plante aussitôt sur la ville conquise l'enseigne de Fortebraccio, au *mouton noir en champ d'or*. Elle y flottera jusqu'à la mort de ce prince. Vainement, Guidantonio de

^{028/1} Parmi les prieurs élus pour les bimestres qui suivent l'entrée au pouvoir de Fortebraccio figurent, comme Baglioni : Pietro fils de Piercivalle ; Filippo de Giacomo ; Domenico d'Angelo ; Filippo de Puho ; Marietto de Nicolo ; Nello de Pandolfo, Lello de Nicolo (de Lello), etc.

Montefeltre réussit par surprise à reprendre Assise si prestement enlevée : il en est aussitôt chassé par les troupes de Fortebraccio. Celui-ci se montre inexorable et remet la place sous le gouvernement de Baglione (dit de Fortera) Baglioni (**oct. 1419**).

*
* *

C'est lors de cette seconde affaire d'Assise qu'un certain Gragnuola, Pérousin jadis signalé comme l'un des assassins de Pandolfo Baglioni, tombe aux mains de Malatesta. Il semble au fils de la victime qu'un exemple est nécessaire pour en imposer aux complices du misérable, et il s'y décide sans pitié.

Ayant reconnu Gragnuola, en passant à Ponte San-Giovanni, Malatesta le fait attacher à la queue d'un cheval que son cavalier lance à vive allure dans Pérouse. Le supplicié est traîné depuis « les Deux-Portes » près Saint-Pierre jusqu'en haut de la Grand'Place, avec retour par le même chemin. Mais il ne résiste pas à une pareille épreuve. Quand sa dépouille repasse devant l'église Saint-Dominique, la tête est déjà arrachée du tronc qui continue à marquer le sol d'une traînée sanglante : « *Spectacle vraiment horrible et effrayant, conclut Pellini, mais fort instructif pour quiconque, dans les discordes civiles, commet des crimes inconsidérés contre de plus puissants que lui !* »

Les succès de Fortebraccio continuent leur rapide série: Monte-Leone, Piegaro, Montegabbione, qui tenaient pour les Michelotti, tombent en son pouvoir avec bien d'autres villes ou forteresses. Cela permet à Malatesta, signalé au premier rang, d'acquérir l'expérience et la réputation d'un guerrier célèbre et de mériter, plus tard, le bâton de capitaine-général de Pérouse (*Crispolti*). C'est à sa vigilante fidélité que Fortebraccio, occupé à défendre Spolète, échappe à la conjuration de Tartaglia prête à lui soustraire Orvieto.

Maître de l'Ombrie, Fortebraccio conçoit la royauté de l'Italie entière et son rêve sera près de se réaliser. Il prend Rome et l'occupe momentanément. Le Pape, dépouillé d'une partie de son patrimoine et que le condottier prétend réduire « à dire la messe pour une baïoque », ne peut que lui concéder, moyennant un cens annuel, le vicariat de la plupart des cités dont il s'est emparé. Par le fait, le traité publié à Pérouse de 28 mars 1420) créait un État dans l'État, tout en évitant de reconnaître la souveraineté de Fortebraccio sur Pérouse. Il avait donc été inutile aux ambassadeurs de cette ville, députés pour féliciter le nouveau Pontife Martin V, d'insister sur ce dernier point comme le prescrivaient leurs instructions.

Le Pape, édifié néanmoins sur la force du conquérant, écoute attentivement les propositions de Florence, offrant son arbitrage entre le Saint-Siège et le condottier. Fortebraccio, après un échec infligé par Sforza, vient justement de remporter, à Viterbe, un succès éclatant. Ce n'est pas le moment de tergiverser. Fortebraccio se rend à Florence, fier d'y déployer un faste inouï. Il s'arrange avec le Pontife, et, en son nom, reprend Bologne. Puis, à la tête des troupes de la Reine Jeanne de Naples et du Roi d'Aragon, il bat, à Borgo Santa Maria, Sforza soldé par Louis d'Anjou ; ce qui vaut au vainqueur le titre de Prince de Capoue. Les faveurs que lui prodigue la fortune s'affirment jusque dans sa vie privée. Nicole Varano, que Fortebraccio épousa en novembre 1420, lui donne un premier fils dix mois après (**sept. 1421**). Ensuite, Città di Castello, en dépit des résistances, reconnaît l'autorité du Prince de Pérouse qui lui envoie comme podestat ce même Nello Baglioni (**1422**) (frère de Malatesta) dont on avait remarqué la présence en tête de l'escorte mandée pompeusement à Camerino, au-devant de Nicole. Si la main de fer du grand capitaine avait étouffé dans Pérouse l'autorité des prieurs, c'était forcément au bénéfice des podestats qui gouvernaient les cités conquises au nom de Fortebraccio. Le choix de celui-ci se fixait sur les personnages dont les capacités et le loyalisme lui présentaient le plus de garanties. Ainsi réunissait-il dans sa cause de nombreux Baglioni et Oddi.

Pérouse, voyant son seigneur victorieux des factions et des ennemis, pacifié avec le Pape et avec ses rivaux, ne pouvait contenir son allégresse. Qu'elle se hâte dans ses démonstrations car l'étoile de Fortebraccio pâlit déjà. Elle va disparaître. Ébloui par les faveurs du sort, le redoutable condottier est pris de vertige. Incapable de refréner son ambition, il se lance dans la campagne de Naples au cours de laquelle il succombe au siège d'Aquila (**juin 1424**), tué, dit-on, par un Raspanti Pérousin. Les chefs réputés qui l'entouraient : Gattamelata, Baglioni, Piccinino, ne peuvent parer à l'immédiate conséquence de la catastrophe. L'armée de Fortebraccio se désagrège dans une déroute irrémédiable. Parmi les prisonniers qu'elle laisse à l'ennemi figure Malatesta, blessé, et qui bientôt sera convoqué à Rome. C'est que le Pape escompte son influence dans les affaires pérousines. Empressé à réclamer l'élargissement du prisonnier, Martin V pourra s'entendre avec lui, car, « avec un sens aigu de la politique » (*Ansidi*), Malatesta envisage nettement la situation. Il peut estimer que les intérêts de sa patrie se confondent avec ceux de son parti.

La mort de Fortebraccio décapitait le gouvernement des Pérousins, que l'expérience rendait sceptiques sur les garanties données à leur indépendance par le régime démocratique. Qu'on acceptât ou non la suzeraineté pontificale, un fait restait constant : faute de prince, Pérouse subissait telle ou telle vassalité. Ce prince, récemment tombé dans la bataille, était de ceux qu'en aucun temps un peuple ne remplace à volonté. Ainsi s'imposait l'autorité du Pape cantonné dans ses protestations contre l'autonomie. Seul, il pourrait calmer les dissensions et maintenir l'ordre. Cette façon d'envisager les choses convenait à Malatesta ; elle lui était profitable. Les nobles n'y trouvaient pas moins leur compte. Voyant les fonctions publiques ouvertes à leur activité et l'accroissement de leur influence, ils n'avaient à se prévaloir d'aucune autre solution. Personne, du reste, ne pouvait sérieusement tenter des velléités d'opposition, tant les campagnes de Fortebraccio avaient épuisé tout ressort. Le désarroi causé par la mort du maître contraignait à la paix.

Aussi fut-il loisible à Malatesta d'obtenir, non seulement sa liberté, mais l'assurance d'honneurs importants de la part du Pape, s'il disposait Pérouse à rentrer dans l'obéissance. Après avoir élaboré avec Martin V la convention dont il était l'instigateur principal, le chef de la Maison Baglioni gagne Pérouse (**18 juin 1424**), où le grand Conseil écoute, avec une faveur marquée, l'exposé de sa mission et son résultat. Malatesta donne lui-même lecture des lettres dont il est porteur.

Ainsi, les conséquences immédiates de la mort de Fortebraccio n'avaient troublé que superficiellement la vie des citoyens. Quand le fils naturel du défunt, Oddo, était accouru en hâte des Abruzzes pour se faire reconnaître par les autorités et une fraction de la noblesse, l'inexpérience de son âge ne lui avait permis aucun pouvoir effectif. Une commission de dix conseillers patriciens (parmi lesquels figurait Baglione de Fortera des Baglioni), nommée pour le soutenir, formait une oligarchie sans consistance. Elle n'était pas viable en dehors de l'entente avec le Pape, qui justement arrêta ses plans avec Malatesta Baglioni. La tentative d'Oddo Fortebraccio s'évanouit donc à l'approche des troupes pontificales. Chacun promit obéissance, alors que villes et fiefs, naguère au pouvoir du grand condottier, rivalisaient dans leur soumission. Malatesta l'avait aisément prévu. Dès lors, une ambassade pérousine, mandée à Rome, n'eut qu'à présenter au Pape les hommages de la cité et à plaider sa cause. Pérouse, avisée de la pacification dont elle bénéficie (**22 juill. 1424**), témoigne par sa joie combien elle y découvre d'avantages. Son Conseil ratifia aussitôt les conditions approuvées par tous. Si la souveraineté pontificale était reconnue, la Commune voyait sauvegarder ses droits, c'était une compensation dont Fortebraccio n'avait en cure. Seulement, Martin V, prévoyant que cette paix pourrait n'avoir de perpétuel que l'étiquette, envoyait à Pérouse un commissaire, puis un Légat. Il appelait en outre près de lui et chapitrait Malatesta et trois des principaux Pérousin, dont il estimait la ratification nécessaire aux conventions nouvelles.

Elles auraient pu constituer autre chose qu'un palliatif provisoire contre l'anarchie, et une ère de paix en serait peut-être résultée, si les dissensions n'avaient repris leur cours agité. La basse violence des Raspanti avait creusé un tel abîme entre ce parti et celui des nobles, actuellement en fonctions, que les représailles ne pouvaient être étouffées. Exils perpétuels et confiscations reviennent à l'ordre du jour, au point que Martin V tente de s'interposer. Le Pape veut que la distance imposée aux bannis soit réduite et que les séquestres soient atténués, ou même levés, en cas de soumission. C'est dire que les rapports se tendent de nouveau entre la Cour pontificale et le gouvernement pérousin.

Certes, l'attitude des rebelles ne disposait guère à l'indulgence, tant ils abusaient des incursions contre leur patrie. En dernier lieu, leur attaque contre Assise, l'arrivée d'une de leurs bandes que Lodovico Michelotti amenait du royaume de Naples, justifiaient les négociations des magistrats avec le Pape et quelques cités voisines, afin d'obtenir de leur part refus de séjour et de secours à l'ennemi. Pérouse, malgré les déboires causés par les condottiers étrangers pris à sa solde, attend de pied ferme toute agression.

*
* *

Cette époque, encore si troublée, permettait au Frère Bernardin de Sienne d'obtenir, par le feu de sa parole et la sainteté de sa vie, un succès extraordinaire. Les Pérousin, en particulier, se signalent par un enthousiasme auquel l'excellent moine est très sensible. Seulement les décrets d'exil n'en chôment pas davantage, à une exception près, due à des considérations étrangères à la piété. Une ligue conclue alors avec le comte d'Urbain, chez lequel tout refuge est interdit aux bannis pérousin, ne semble pas s'être inspirée des exhortations évangéliques. Mais le Frère Bernardin recevait des consolations de détail. Entre autres, une pacification entre les Baglioni et les Bufalini, de Città di Castello, dont les descendants chargèrent Pintoricchio de perpétuer le souvenir dans ses fresques de l'Ara Cæli, à Rome. L'épisode relatif aux deux familles est encore représenté dans la composition qui glorifie saint Bernardin.

Depuis l'avènement de Fortebraccio, nombreux sont les Baglioni mis en évidence dans les fonctions communales et les commissions adjointes au gouvernement. Chaque feuillet des Chroniques pérousin signale Malatesta, puis Nello son frère, et ses parents Baglione de Fortera et Mariotto Baglioni ; d'autres encore, d'importance moindre. Sans relever la part qu'ils prennent constamment aux arbitrages et aux délégations de diverses sortes, Nello, Baglione de Fortera et Mariotto Baglioni ne sont pas moins de quinze fois prieurs ou chefs des prieurs pendant une période d'environ trente ans. Pour sa part, Mariotto préside dix fois le gouvernement ; c'est son nom que rappellent le plus souvent les trente ambassades dont ces mêmes Baglioni font partie, alors qu'ils sont, dans l'intervalle, nommés plusieurs fois podestats de Città di Castello, d'Orviété, d'Ascoli ou d'Assise. Les capitaineries de comté, les fonctions décenvirales complètent l'ensemble de leurs occupations officielles. Presque à la même époque, Nicolo, fils de Filippo Baglioni, est Maître général (Grand Maître) de l'ordre du Saint-Sépulcre, Grand Prieur de Saint-Luc à Pérouse dès 1409. Il assiste en cette qualité au Concile de Pise. Ainsi, malgré la diminution d'influence dont la charge de prieur ne s'est pas encore bien relevée, les moyens d'action ne manquent pas à certaines maisons en relief.

Malatesta, avec Nello son frère et Baglione de Fortera, figurent à Pérouse comme témoins de la pacification d'Assise due, en partie, à leurs soins (**févr. 1425**). A cette occasion, Malatesta escorte le légat qui reconduit dans leur ville les délégués des factions momentanément d'accord.

Les conséquences d'un traité bien autrement important s'accusent maintenant pour les Baglioni. Au retour d'une mission à Rome, Malatesta prend possession du fief de Spello, que Martin V lui a concédé, ainsi qu'à Nello son frère, en témoignage de gratitude pour son heureuse intervention entre le Saint-Siège et Pérouse.

Naguère, Fortebraccio usait de moyens identiques pour s'attacher les plus qualifiés gentilshommes, et Malatesta recevait de lui le fief de Cannara. Mais il s'agissait alors de concessions à vie, tandis que celle de Spello, dont venait de disposer le Pape en faveur des Baglioni, constituait d'abord l'une des plus avantageuses de l'Ombrie et devait ensuite passer à la descendance du principal bénéficiaire par confirmation de Sixte IV. Du reste, les Pontifes donnèrent aux Baglioni les plus importants domaines : « *plus qu'à toute autre famille* », remarque Pellini à propos de Pérouse. Encore est-il juste de préciser le caractère de ces donations. Elles ne sont ni spontanées, ni entachées de népotisme, mais correspondent à des services rendus. L'appréhension de troubles sérieux, après la mort de Fortebraccio, avait été fondée ; c'était, de la part de Martin V, rendre justice à Malatesta et reconnaître la portée de son arbitrage, que lui faire une concession territoriale. D'autres biens échurent à la même Maison par suite de considérations de ce genre. On vit également plusieurs fiefs se donner de leur propre mouvement à Malatesta, auquel il ne restait qu'à faire ratifier le fait accompli. Avec la Bastia, Cannara, Bettona, Bevagna, Col de Mancio, Castelbuono, Limignano et d'autres communes voisines, ajoutées ainsi à l'important patrimoine des Baglioni, la puissance féodale de leur Maison s'accrut jusqu'à dominer absolument la noblesse pérousine. Les levées de troupes sur leur État constituaient une force avec laquelle il fallait compter, non seulement à Pérouse, mais aux alentours.

Qu'on ne compare pas, cependant, les rapports du feudataire avec le suzerain à ceux de l'obligé avec son bienfaiteur. L'indépendance altière de ces races de soldats ne les confondait pas. Le Pape avait ajouté des appoints à un patrimoine préexistant qu'il ne créait pas de toutes pièces. De leur côté, les bénéficiaires de possessions nouvelles, mettant celles-ci en regard de l'effort accompli, prétendaient n'en être pas diminués dans leur liberté d'action. Ils en feront usage contre toute opposition, d'où qu'elle vienne, négligeant à l'occasion les règles inhérentes au système féodal.

Telle sera l'attitude des Baglioni que « *l'Italie entière et l'étranger tinrent à un grand prix* » (Pellini). Bonazzi, en dépit de ses préventions contre eux, ne souligne pas moins leur puissance sur la noblesse de Pérouse. Selon lui, « *Ils étaient les plus abondamment pourvus de biens et de partisans ; seigneurs de nombreuses forteresses, leur famille ne dégénérait pas de la valeur militaire qui, de l'illustre Malatesta compagnon d'armes de Fortebraccio, aussi bien que du chevaleresque et libéral Braccio (fils de Malatesta), recevait un nouvel éclat. C'est pourquoi leur parti était considérable dans la cité parmi les nobles qu'attire surtout la carrière des armes.* »

L'influence acquise par Malatesta dans la politique de sa patrie s'est confirmée par les fonctions qui lui ont été confiées et les arbitrages dont il a été chargé. Ses intérêts particuliers tiennent une bonne place dans les pourparlers entre la Commune et la Cour pontificale ; le Pape, ne voulant pas être en reste avec lui, dégrève de toute contribution au Trésor apostolique les fiefs concédés par l'Église aux Baglioni. Malatesta, de son côté, rivalise d'attention grâce à ses bons rapports avec Nicolo Piccinino, il s'efforce de réconcilier le Pape avec le duc de Milan, et son insuccès à ce sujet lui parut d'autant plus regrettable quand il apprit la défaite que ce même Piccinino, condottier du duc de Milan, venait d'infliger (**Castel Bolognese, 28 août 1434**) aux troupes ecclésiastiques, vénitiennes et florentines coalisées.

Pérouse, à cette occasion, témoigna de son loyalisme au Pontife, puis se contredit en attaquant Assise, défendue avec succès par Francesco Sforza. Dans la déroute, Malatesta n'a que le temps de se réfugier à Spello pour échapper aux bannis pérousins acharnés à sa poursuite.

Désormais, la fin de sa carrière s'emploie à d'importants travaux destinés à renforcer et à augmenter les défenses de Pérouse, ainsi qu'à la mise en état de Colle di Landone ; le sac des maisons des Guidalotti avait laissé là les traces du ressentiment populaire causé par l'assassinat de Biorio Michelotti.

*
* *

Ce ne sont pas les seuls travaux entrepris alors sur l'initiative principale des Baglioni ; l'un de ces derniers, Giovanni-Andrea, ancien Grand Maître du Saint-Sépulcre et, depuis lors, préconisé évêque de Pérouse (**mars 1435**), laisse le souvenir d'un administrateur prudent et d'un bâtisseur émérite. A son entrée solennelle (**25 avril 1435**), la Commune lui avait offert, en témoignage de particulière déférence, un superbe cheval blanc, tout de blanc caparaçonné et dont la housse était ornée du « *Griffon d'argent sur fond de gueules* », armoiries de Pérouse. L'évêque sut concilier la bonne gestion des intérêts de ses diocésains avec la reconstruction de leur cathédrale Saint-Laurent ; sur les ruines de l'ancien monument, il posa la première pierre du nouveau (**1439**), sans se douter que les membres de sa famille seraient contraints de le transformer en citadelle. Du reste, Giovanni-Andrea ne devait point voir aboutir des travaux qui se prolongèrent pendant plus de cinquante ans.

Malatesta était décédé peu avant qu'on les commençât ; il mourut à Spello (**janv. 1437**), âgé de quarante-sept ans seulement, ce qui fit soupçonner quelque louche intervention. Un émissaire de gens de Foligno n'eut que le temps de s'esquiver après avoir constaté, non seulement l'effet du poison dont il s'était probablement servi, mais la colère de Nello Baglioni, frère de sa victime.

*
* *

A la nouvelle du décès de Malatesta, les principaux fiefs des Baglioni tiennent conseil et acclament pour seigneur Braccio, le fils aîné du défunt ; leur décision est aussitôt ratifiée par les magistrats pérousins. La perte du chef de la Maison Baglioni devient un deuil public, et le gouvernement, d'accord avec les

citoyens, prépare de splendides funérailles à celui qui avait été honoré du titre de « Père de la Patrie ». Rien ne devait être négligé pour donner à la cérémonie un éclat extraordinaire, et au dire de Burckhardt, le faste déployé alors rappela les pompes funèbres de l'ancienne Étrurie.

Le samedi 26 janvier 1437, le cercueil du capitaine-général est transporté à Pérouse, où, par ordre, sont clos magasins et boutiques ; Madonna Giacomina, la veuve de Malatesta, entourée de ses fils et des principaux de leur Maison, voit les gentilshommes et les dames de la cité se grouper à ses côtés. Le cortège l'accompagnera au-devant du corps. Dans la foule des assistants on remarque nombre de gens venus de Spello, de La Bastia, de Cannara et des autres fiefs de Baglioni ; tous témoignent, par leur attitude, de leur respect pour la famille et de la part qu'ils prennent à son deuil.

Cependant un froid particulièrement vif et qu'aggravent des rafales de neige, oblige à déposer le cercueil à l'église Saint-François-des-Conventionnels ; dans l'espérance d'une accalmie, la cérémonie est remise au 5 février 1437. Ce jour-là, le seigneur de Foligno, de la maison Trinci, gendre de Malatesta, peut gagner Pérouse, et, comme au jour primitivement fixé, la population urbaine se mêle nombreuse aux habitants des campagnes ; le chroniqueur fait remarquer combien on a tenu à se vêtir de noir. Le gouvernement, voulant rendre à Malatesta un hommage spécial, ordonne que, sur le parcours du cortège, depuis la place jusqu'à l'escalier de Sant'Ercolano, résonnent les trompettes de la Commune.

Sur la place, devant Saint-Isidore, un catafalque de grandes dimensions a été dressé : il est recouvert de superbes draperies tissées d'or fin où se répète la *fasce d'or en champ d'azur* des Baglioni ; près du catafalque brûlent, sans discontinuer, les torches de cire, pendant que se groupent, à quelques pas de là, une centaine de parents et d'amis en costume de cérémonie. Quelques-uns sont à cheval, et trois des cavaliers portent les étendards de deuil aux armes de Spello, de Cannara et de La Bastia ; un autre s'est chargé d'une bannière sur laquelle figure l'Annonciation avec saint Jacques, saint Ambroise et saint François ; un héraut tient l'étendard des Baglioni. La grand'messe a été chantée dans la matinée, à San-Sydero, pendant qu'on célébrait d'autres messes des Morts dans diverses églises. L'office terminé, le cortège se forme et s'ébranle.

Presque en tête marchent deux destriers tenus en main, l'un caparaçonné de noir, l'autre vêtu du « *roscio* » ; ensuite défilent à cheval les proches parents de la Maison Baglioni, puis les hérauts, porteurs des étendards des fiefs qui précèdent un des familiers de Malatesta, armé de pied en cap, sous son manteau blanc. De nombreux cavaliers se sont joints à lui ; comme amis du défunt, ils ont endeuillé leurs armures et tiennent en main leurs bannières. Le défilé s'allonge de tous les couvents de la ville ; les habitants des faubourgs, ceux des fiefs des Baglioni les suivent, et dans leur groupe, nombreux sont les costumes parti « noir et azur » qui rappellent la livrée de leurs seigneurs. Après eux s'avance le char de Pérouse. C'est ensuite la longue théorie des dames de la province et de la cité ; enfin, les membres du gouvernement, l'évêque, les autres prélats et docteurs présents à Pérouse. Toute la population, pour ainsi dire, figure dans cette imposante manifestation.

Autour du catafalque se sont rangés plus de cent enfants, tenant des torches allumées, pendant que le cortège se déroule trois fois autour de la place, où des draperies noires sont fixées sur la plupart des maisons.

Quand on eut transporté le catafalque à l'église Saint-François, où le corps avait été déposé, les obsèques furent célébrées au milieu du recueillement et de l'émotion de tous. La foule se pressa encore, le lendemain, au service solennel célébré en présence de Nello Baglioni, des fils de Malatesta, et de ses petits-fils, ceux-ci enfants du seigneur de Foligno. Cependant le froid continuait à sévir et sa persistance compliquait les allées et venues de tout ce monde par le verglas et la neige.

Désireux de continuer aux Baglioni les témoignages de sa particulière attention, le gouvernement envoie des mandataires, l'un près du cardinal Vitelleschi, un autre près du Pape, pour leur recommander les fils de Malatesta au nom du peuple de Pérouse.

L'étendard du défunt resta pendant une dizaine d'années dans l'église Saint-François. Mais l'usage de réunir dans les édifices religieux des bannières seigneuriales entraînait de graves inconvénients ; il arrivait, par exemple, qu'en plaçant une nouvelle bannière, on heurtait, ou l'on cachait, telle ou telle autre, et les intéressés s'en formalisaient. A la fin, un prédicateur, le Frère Robert, dans le but de parer à de nouveaux conflits, dénonça l'usage même comme blâmable, et ses instances réussirent à convaincre la veuve de Malatesta, qui admit l'enlèvement de la bannière des Baglioni en même temps que disparaissaient les autres. Pellini donne sur ce point une version différente ; celle-ci est généralement admise. Quoi qu'il en soit, l'église Saint-François ne conserva de Malatesta que sa dépouille mortelle.

*
* *

De superbes cérémonies, mais d'un genre bien différent, fêtaient, en avril de cette même année (1437), le mariage de Braccio, fils aîné de Malatesta, avec Toderina Fregosi. Il est spécifié par ailleurs que celle-ci était la nièce du doge régnant à Gênes ; or cette haute fonction incombait alors à un Fregoso (ou Campofregoso), ce qui rend vraisemblable la version des historiens qui notent le mariage de Braccio dans cette importante famille génoise^{035/1}. Bref, une nombreuse délégation de gentilshommes et de citoyens gagne

^{035/1} D'autres historiens prétendent que Toderina, la première femme de Braccio Baglioni, appartenait à la famille des Fieschi de Gênes.

Pise, en cavalcade, pour assister aux fiançailles ; elle y rencontre la brillante escorte de Toderina (**14 avril 1437**).

Quelques mois après son mariage, Braccio commence la visite de ses fiefs, suivi d'une joyeuse bande d'amis et de familiers à cheval. La démonstration n'est pas du goût de tout le monde, car elle suscite une certaine effervescence à Cannara : aux vivats en l'honneur de Braccio, répondent quelques cris de : « *Vive le Peuple Pérousin !* » (**8 nov. 1437**) Toutefois le gouvernement dont se réclament les dissidents s'empresse de les calmer par quelques arrestations, si bien que Braccio, s'étant présenté en premier lieu à La Bastia, fut accueilli à Cannara sans le moindre désordre.

*
* *

Le fils de Malatesta ne pouvait qu'être soldat ; dès sa vingtième année (**1438**), Braccio commande vingt-cinq lances avec lesquelles il fait campagne sous Nicolo Piccinino son compatriote. La réputation de ce condottier était déjà bien établie, grâce à ses succès sur le comte d'Urbino et sur Carmagnola ; les services rendus par lui à Florence, après qu'il eut chevauché à la solde du duc de Milan, l'avaient également posé. Mais Piccinino trouva en Francesco Sforza un adversaire tenace et plusieurs fois heureux. Peut-être la tactique du capitaine pérousin fut-elle par trop entremêlée d'intrigues personnelles visant la seigneurie ? Sous ce rapport, ayant réussi à Bologne (**1438**), il dut néanmoins se contenter, dans sa patrie, de gouverner au nom du Pape avec divers titres honorifiques de sorte qu'au total les Pérousin s'étaient vus astreints à payer trois taxes distinctes, mais simultanées celle du Pape, celle de la faction noble alors au pouvoir, et celle de Piccinino. De là, des tiraillements préjudiciables aux opérations de ce dernier.

Débutant sous les ordres du même condottier, Braccio Baglioni fut à bonne école pour apprendre à forcer la victoire et à réparer les défaites ; il assista peut-être à celles que subit Piccinino à Tenna (ou Penna) et à Anghiari (**29 juin 1440**), et, par contre, put se familiariser ensuite avec quelques succès (**1441**). A cette époque, les partis aux prises s'en tiraient à bon compte, grâce aux progrès de l'armement si favorables au système alléchant des rançons. Mais la stratégie élargissait en même temps son rôle ; et ceux qui, au cours des « *grandes manœuvres* » du moment, profitèrent de ses leçons, ne perdirent point leur temps même en voyant perdre des batailles.

Pendant que se poursuivent ces opérations, Braccio Baglioni est signalé à Foligno, où il se rencontre avec le seigneur d'Urbino, allié de Piccinino. Ses occupations militaires ne lui font pas négliger les fonctions civiles qui lui permettent d'affirmer sa personnalité ; aussi, d'importantes missions lui sont-elles confiées. Il est chargé de réprimer des troubles sur divers points, et paie de sa personne, comme le prouve la blessure qu'il reçoit en défendant La Bastia (**4 août 1442**) contre les soldats de Simonetto, comte de Castel di Piero (d'une famille Baglioni, peut-être distincte de celle de Pérouse). L'escarmouche avait été vive ; l'un des frères de Braccio et quelques gens au service des Baglioni y furent également blessés. Du reste Braccio s'était acquis chez lui de sérieuses sympathies, à en juger par l'aubade qui lui est offerte en septembre (**1442**), lors de sa nomination comme capitaine de comté ; l'empressement de certains fiefs à se donner à lui n'est pas moins significatif.

Cependant, Francesco Sforza, après s'être emparé de la Marche d'Ancône aux dépens de l'Église, se trouvait en mauvaise posture en face de Nicolo Piccinino (alors au service pontifical), quand les subsides de Cosme de Médicis rétablirent ses affaires ; il bat définitivement Piccinino à Monte-Lauro (**8 nov. 1443**). Désespéré, le vaincu transmet le commandement à son fils Francesco. La nouvelle du désastre, parvenue à Pérouse deux jours après (10 nov.), émut vivement les citoyens : Braccio Baglioni, grièvement blessé à la hanche pendant la bataille, était tombé aux mains de l'ennemi. Le gouvernement, s'employant sans délai à obtenir sa libération, recourt à Eugène IV, qui l'autorise à députer une ambassade à Francesco Sforza, sous réserve du consentement de Nicolo Piccinino (**8 déc. 1443**). Celui-ci se garda de la moindre hésitation, car il avait naguère été sauvé par Braccio d'un très grave danger. Tout s'arrangea donc et Braccio n'était pas encore remis de sa blessure quand il regagna Pérouse, dans le courant de décembre.

Le fils de Malatesta Baglioni ne tarissait pas d'éloges à l'adresse du vainqueur auquel il devait la vie : l'intervention de Sforza l'avait arraché aux bannis pérousin qui se disposaient à l'exécuter. Braccio ne pouvait oublier davantage les procédés si bienveillants de Bianca-Maria Visconti, la femme du général ennemi, sachant combien elle avait pris à cœur sa libération ; c'est pourquoi le jeune capitaine conservera, des circonstances relatives à sa captivité, un reconnaissant attachement aux Sforza. En dépit des revirements qu'entraîne la vie des condottiers, il ne pourra oublier et, plus tard, voudra resserrer son intimité avec cette famille en épousant, en secondes noces, la nièce de Francesco devenu alors duc de Milan.

Entre l'exercice du décemvirat ou d'un gouvernement à Spolète, Braccio continue à s'occuper de missions officielles : arbitrages ou répressions, suivant le cas ; sous ce dernier rapport, le succès qu'il obtient contre le comte de Sterpeto, accusé de trahison, est particulièrement réussi. Soldats, montures, bagages de l'ennemi, voire même le fief qu'il occupe, tombent au pouvoir de Braccio (**9 juin 1444**).

Sur ces entrefaites, Francesco Sforza écrasait complètement à Monte dell' Olmo (**19 août 1444**) les troupes papales, commandées par les fils du malheureux Piccinino. Par camaraderie à leur égard, non moins que par devoir envers son suzerain, Braccio avait combattu près des Piccinini. Il était temps pour lui d'être fixé ailleurs, au sujet d'un commandement en rapport avec ses services ; aussi fait-il des ouvertures à Eugène IV, auquel les délégués pérousin l'ont recommandé avec son cousin germain Pandolfo. Le Pape accueille favorablement la demande de Braccio et met son épée au service de Florence, qui sollicite l'appui du

Saint-Siège contre Alphonse Ier roi de Naples. Les vues du Roi sur le duché de Milan inquiétaient, en effet, l'indépendance florentine. Braccio, qui aura son frère Carlo pour compagnon d'armes à la solde de Florence, est reçu avec les plus grands honneurs par Cosme de Médicis, auquel il amène 150 lances (**Juin 1447**). Cosme l'envoie secourir le Sénat de Bologne que menacent les bannis du lieu, commandés par Gaspare Canedoli ; ils sont bientôt réduits à merci. De son côté, le Roi de Naples, après l'assaut inutile de Piombino (**Sept. 1448**), estimant que l'échec de ce siège et les maladies qui déciment son armée le contraignent à la retraite, s'éloigne, et Braccio, cette campagne terminée, retourne à Pérouse, où sa situation lui permet d'agir avec plus de désinvolture que jamais.

Il ne s'inquiète pas de l'agrément des magistrats pour s'entendre avec le légat dans l'amnistie de nombreux bannis ; avec l'approbation du Pape, il règle à l'avantage de Galeotto Baglioni un important litige survenu à Bettona avec les Crispolti (**1449**). Son intervention sera, du reste, fort appréciée quand le Capitaine du Peuple, en butte aux fureurs de campagnards séditieux, y découvrira son salut.

A vrai dire, c'est au point de vue militaire que grandit surtout la situation de Braccio. Il reçoit le commandement des troupes du Saint-Siège et, à ce titre, figure au couronnement de l'empereur Frédéric III comme Roi des Romains, par Nicolas V (**1452**). S'il décline les avances de Florence, menacée de nouveau par le roi Alphonse, ce n'est point pour rester inactif ; il guerroye alors, de concert avec Carlo Fortebraccio, condottier de Venise, contre Alessandro Sforza, qu'ils battent dans le Lodésan (**juill. 1452**). De fait, la noblesse pérousine n'épousait point la querelle de Florence et ne soutiendra cette République que pour avoir la paix.

Les fonctions civiles, les arbitrages ou les pacifications, continuent de réussir à Braccio, ce qu'indique assez le choix constamment fait de lui, dans ce genre d'occupations.

Mais, si ce n'est au milieu des camps, le général se trouve surtout dans son élément quand s'organisent des fêtes et des tournois ; combien il s'est pénétré du faible que témoignèrent toujours les Pérousins pour le déploiement du faste militaire ! La joute superbe qu'offre Braccio au retour d'un voyage à Rome (**nov. 1454**) est faite pour exalter sa popularité. C'est pourquoi le fils d'Agamennone della Penna, au souvenir de l'ancienne rivalité de sa famille (Arcipreti) avec les Baglioni, tint à lui donner peu après la réplique, au vif plaisir des amateurs.

Cependant, cette même année s'achève dans le deuil par suite du décès de la femme de Braccio survenu à La Bastia, et qui cause « un grand dommage à notre ville », remarque Pietro de Giovanni. C'est au cours de son veuvage que le général pensera à resserrer, avec les Sforza de Milan, les amicales relations qui dataient surtout de sa captivité près d'eux après la déroute de Piccinino. Le 4 juin 1456, Braccio est fiancé à Anastasia Sforza, fille de Bosio, comte de Santa-Fiore, et nièce de Francesco, duc de Milan, qui l'avait adoptée ; l'aîné des Baglioni « *s'apparentait ainsi à une race princière qui devint alors celle des plus puissants souverains d'Italie et qui, par alliances, se rattacha aux plus illustres maisons d'Europe* » (Vermiglioli)^{037/1}. L'entrée de la jeune femme à Pérouse sera l'occasion de fêtes somptueuses, qui ne se prolongèrent pas moins de quinze jours. Anastasia avait reçu en dot 8000 florins d'or et, à ce propos, un détail noté dans la suite (1462) semble particulièrement significatif.

Braccio Baglioni, qualifié comme ses ancêtres de « *Nobilis et Potens Miles* », donne pouvoir à Filippo Buonaccorsi pour toucher le complément de la dot de sa femme que doit verser, en grande partie, la banque de Cosme de Médicis établie à Milan. Le banquier, qualifié sur la procuration de « *Marchand très fameux* »^{037/2}, représentait une famille appelée à un bel avenir, surtout quand la Cour de France (où le commerce est tenu pour dérogeance) usera d'accommodements pour en bénéficier.

*

* *

Cependant Braccio, s'étant trouvé à Rome au moment de la mort de Nicolas V (**1455**), avait reçu, des mains de Calixte III, l'étendard de l'Église ; le nouveau Pape maintint 400 lances aux ordres du général sans lui confirmer toutefois le grade suprême, ni le commandement des troupes pontificales envoyées contre Piccinino. Froissé de cette déconvenue, Braccio regagne Pérouse, non sans un délai imposé par Calixte III, lequel regretta bientôt la préférence accordée à Pietro-Luigi Borgia au détriment de Baglioni. En effet, la santé du neveu favorisé de ses bannes grâces laissa à désirer, de façon à compromettre la sécurité de l'État. Alors Calixte fait appel à l'ancien titulaire et Braccio, réintégré dans son grade de capitaine-général (**20 déc.**

^{037/1} Le mariage eut lieu en Juin 1462. Il avait été retardé par le deuil de Braccio à la suite du décès de sa mère et par les événements politiques.

^{037/2} Leo et Botta (Hist. D'Ital., II p.478) remarquent qu'au lieu des occupations pacifiques des Médicis, les Baglioni avaient choisi le métier lucratif de condottiers ; les écrivains pourraient convenir, tout d'abord, en relevant les noms de ces mêmes Baglioni tués à l'ennemi, que leur carrière comportait certains risques. — Son côté lucratif était-il plus avantageux que celui dont bénéficiaient les marchands, banquiers ou changeurs ? — Sur ce point, les résultats ne permettent pas d'illusions : le commerce de charbon, source initiale, disait-on, des richesses de Jean de Médicis, permit à Cosme, son fils, de se lancer dans les opérations de banque. Ses descendants, cousus d'or, peuvent se déclarer princes indépendants, devenir ducs et grands-ducs, tout en se tenant (à peu d'exceptions près) éloignés des champs de bataille. Que l'on mette en regard les difficultés dans lesquelles ne cesseront de se débattre les Baglioni, tous soldats ; il ne semblera pas que la Fortune ait réservé ses faveurs au métier des armes. Citerai-je les représentants de l'antique race de Savoie, encore à la solde étrangère comme condottiers, quand l'or facilitait aux Médicis l'accès des trônes ? — (Voir IIe Partie note 1 de la Sect. X, en particulier la réf. du Correspondant (1898), t. CXCI, p.722 et suiv.)

1457), en jouit encore après le décès du Pontife et s'y distingue comme par le passé. Il maintient la paix dans Rome, en dépit des troubles suscités par Luigi Borgia duc de Spolète et force les barons trop remuants à la soumission. Vers cette même époque, Braccio, élu chez lui Décemvir de la Guerre (**Oct. 1458**), se rend à Milan, accompagné de plusieurs Baglioni et d'une nombreuse escorte dont le luxe rivalise avec celui de la Cour ducale (**20 nov. 1458**). Francesco Sforza réserve au capitaine-général de l'Église, en même temps son neveu, une grandiose réception, allant en personne à sa rencontre, à plus de deux milles de sa capitale ; il profite de la circonstance pour le nommer son conseiller avec traitement de mille écus.

Peu après, Pérouse se met en frais pour recevoir le nouveau Pape Pie II^{038/1} et, dans le somptueux cortège qui suit le Pontife depuis Saint-Pierre jusqu'au palais communal (**1er févr. 1459**), Braccio caracole, l'étendard de l'Église à la main. Pie II maintiendra à la tête de ses soldats un chef si empressé à saisir l'occasion de lui offrir un festival de sa composition. Par ordre du général, on a construit un éléphant de bois surmonté d'un château, au sommet duquel se sont hissés des musiciens et des chanteurs ; ce concert aérien (**4 févr. 1459**) parut une trouvaille. Plus tard, l'initiative de Braccio se reconnaîtra encore, au passage à Pérouse de Borso d'Este, duc de Modène et marquis de Ferrare, allant recevoir à Rome la couronne ducale ; le général et l'un de ses amis offrent deux coursiers de prix au grand seigneur qui, pour n'être pas en reste, remet à Braccio son insigne de l'Aigle blanc.

Mais ce dernier fait anticipe sur un événement qui assombrit la mémoire du fils de Malatesta : ajoutons que le coupable expiera sa faute par une pénitence exemplaire. Il s'agit d'un différend de famille, dont l'origine remonte au décès de Nello Baglioni (11 *alias* 13 janv. 1457), frère de Malatesta et propre oncle, par conséquent, de Braccio.

Pandolfo et Galeotto, les fils de Nello, réussirent pendant deux jours à dissimuler la mort de leur père, précaution qui leur permettait d'éviter les réclamations de Braccio et de ses frères au sujet de Spello, naguère concédé aussi bien à Malatesta qu'à Nello. Donc Pandolfo, secondé par Carlo des Oddi son beau-frère, eut le temps de mettre le fief en état de défense en y jetant quelques troupes, et naturellement, les fils de Malatesta trouvèrent le procédé plutôt leste. Trois ans après, les Pérousin apprennent (**8 sept. 1460**) que Galeotto, frère de Pandolfo, vient de mourir presque subitement à Spello. Alors les citoyens suivent en foule le cortège funèbre, qui se déroule en grand cérémonial, jusqu'à Saint-François de Pérouse où aura lieu l'inhumation ; de leur côté, les proches parents du défunt rivalisent d'empressement, sans que leur zèle paraisse aussi désintéressé. Certes, Biancola, Sœur de Galeotto (et mariée à Carlo des Oddi), n'ayant pu assister aux derniers moments de son frère, n'est accourue à l'église avec de nombreuses dames que pour le voir une dernière fois : démarche non moins hâtive que celle de son mari, quand il soutenait naguère les fils de Nello cramponnés à Spello ; mais Braccio et ses frères ont eu d'autres préoccupations. Instruits par un fâcheux précédent et forts de leur droit comme des vœux de leurs concitoyens, ils ont dépêché Guido à Spello, pour prendre possession. Le litige ne se règle pas si vite, malgré les instances du gouvernement près du Pape, afin que Spello et Collazzone soient régulièrement concédés aux fils de Malatesta. Le cardinal de Sassoferato venait d'être mandé pour instruire l'affaire quand, sur ces entrefaites, Pandolfo obtient de Pie II ratification pour sa branche du fief contesté (**nov. 1460**). A cette nouvelle, Braccio et ses frères s'irritent d'autant plus qu'ils n'ignorent rien des visées de leur cousin au sujet de la prépondérance dans le gouvernement. Eux aussi aspiraient à la seigneurie de Pérouse, prétendant même, au nom de leur mère Fortebraccio, nièce de l'ancien prince du lieu, appuyer mieux encore leurs revendications. Leur ressentiment ne connut plus de bornes, tant il leur paraissait intolérable que Pandolfo leur fit, en plus, échec à Spello, avec le concours des Oddi notoirement hostiles à leur Maison. Profiter contre eux d'une alliance avec ces rivaux devenait, à leurs yeux, l'acte d'un renégat, et les rapports entre cousins s'envenimèrent au point d'annihiler tout arbitrage. On ne s'attarde pas aux menaces ; le 13 novembre 1460, Pandolfo et son fils Nicolo sont tués sur la place, ainsi que Pietro Crispolti qui s'était précipité pour leur prêter main-forte, ou pour enrayer le pugilat.

Quels sont les coupables ? Braccio et Rodolfo, l'un de ses frères, avec le bâtard Giovanni, disent les uns ; d'autres insinuent que le forfait fut l'œuvre de sicaires à leurs gages. Bref, Braccio en porte la responsabilité, et C'est justice. Que la suppression brutale de l'obstacle rentre dans le jeu de la politique d'alors, qu'elle corresponde à l'âpreté des mœurs, ce n'est pas discutable. Aucune dynastie ni république contemporaines ne peuvent jeter la pierre aux Baglioni compromis ; leur faute n'en est pas plus excusable. Elle s'explique cependant, et fort rares sont les expiations aussi complètes que celle dont le principal coupable accepta de donner l'exemple. Le Pape avait immédiatement (**18 nov. 1460**) notifié par bref son mécontentement aux magistrats et chargé le cardinal Oliva de faire une enquête, dont les conclusions accordèrent à Braccio les circonstances atténuantes. Du reste, la noblesse pérousine s'était scindée en deux fractions, la plus importante appuyant Braccio et ses frères ; le parti adverse n'étant autre que celui opposé à leur Maison : les Oddi, les Crispolti, les della Staffa qui comptaient saper l'influence des Baglioni, nullement représenter la justice outragée. L'imminence du conflit inspira aux neutres, aux gens de sang-froid, la sage inspiration d'élire les Décemvirs dans les deux partis ; ainsi tout s'arrangea et Michele Ferno conclut que les citoyens ne furent en rien détournés d'accepter l'absolue influence de Braccio. Mais, devant lui, Campano, le futur évêque de Cortone, s'est posé comme saint Ambroise devant Théodose. Arrivant de son diocèse à Pérouse, il « *ne voulut pas embrasser son ami avant que la tache sanglante ne fût effacée de son front. Ce ne fut donc pas au palais Baglioni qu'il se rendit d'abord, mais dans la maison où la famille de*

^{038/1} On y nomme une commission (14 déc. 1458) pour organiser le festival ; plusieurs Baglioni en font partie : Silvio ; Giovanni (de Cipola) ; Pietro (de Lodovico).

Pandolfo portait le deuil de son chef. Plus la honte et le remords empêchaient Braccio de se présenter devant les six enfants qu'il avait rendus orphelins, et plus il suppliait son ancien hôte, devenu son juge, de venir à lui et de ne pas rompre, outre le lien d'hospitalité, d'autres liens plus sacrés encore. Toutes ces supplications trouvèrent Campano inexorable. Au lieu d'une entrevue secrète et d'un pardon imploré devant quelques témoins, il fallut à Braccio paraître en coupable, d'abord dans une église, et puis sur la place publique ; il lui fallut essuyer les reproches les plus accablants à la face du ciel et des hommes, et, après avoir pleuré devant cette multitude muette d'admiration, il lui fallut la voir accompagner le nouvel Ambroise jusqu'à sa demeure, et le laisser lui, tout souverain qu'il était, seul avec ses remords et ses larmes ; enfin il lui fallut se faire absoudre par le successeur de saint Pierre, qui était alors Pie II, et se soumettre, en guise de pénitence publique, à faire pendant huit jours, lentement et pieds nus, entre les heures de none et de vêpres, le trajet depuis son palais jusqu'aux églises de Saint-Dominique et de Saint-Pierre. Ce moment fut le plus beau dans la vie de Braccio ; et un redoublement de piété et de popularité fut la récompense immédiate de cette glorieuse humiliation. A dater de cette époque, il multiplia les fondations pieuses, non seulement à Pérouse, mais dans les villes environnantes, particulièrement à Assise et à Sainte-Marie-des-Anges, à cause de sa dévotion spéciale pour saint François. Par un privilège dont il n'y a pas un autre exemple dans l'histoire des dynasties Italiennes, il y eut une image miraculeuse de la Vierge que le peuple appelait la « Madonna di Braccio », et cette image, ayant paru belle à tous ceux qui priaient devant elle, se grava dans l'imagination des artistes comme un type qui pouvait les acheminer vers la beauté idéale. Ce fut là le modèle qui posa le plus souvent devant eux depuis le XV^e siècle, et sur lequel ils calquèrent, avec des variantes plus ou moins marquées, la plupart des représentations du même genre dans l'école ombrienne. Il ne tint pas à Braccio Baglioni que cette image vénérée ne fût pour toujours à l'abri des injures des hommes et de celles du temps, car il fit construire pour elle, par deux architectes venus de Lombardie, un petit temple octogone dont on retrouve le dessin dans certains opuscules architectoniques de Bramante, et qui, à une époque postérieure, quand la symétrie l'emporta sur l'esthétique, fut stupidement sacrifié à un alignement tracé par un conseil municipal. »

Le texte de Rio méritait une citation intégrale ; qu'il soit néanmoins permis de remarquer l'âge qu'avaient les enfants rendus orphelins par la mort de Pandolfo Baglioni. Deux filles, sur les cinq qu'on lui connaît, n'étaient plus des enfants l'une d'elles, au moins, était mariée ; c'est à considérer. Quant à l'élégant oratoire dont Braccio avait ordonné la construction, le triste état où le réduisit, dans la suite, l'absence d'entretien, fut, en 1782, l'une des causes déterminantes de sa suppression ; à vrai dire, la mesquine chapelle élevée sur une partie de son emplacement (Borgo XX Guigno, n° 33) ne saurait donner la moindre idée de l'édifice primitif.

Braccio reprend bientôt le cours de ses campagnes et, sous les pontificats de Pie II et de Paul II, partage son activité, tant en son propre nom qu'au titre de capitaine-général de l'Église ; il réprime un violent tumulte à Spello et, sûr de l'appui du gouvernement pérousin, punit les audacieux qui s'en prennent aux domaines concédés par l'Église aux Baglioni en récompense de leurs services. Ainsi sont vite ressaisis les fiefs dits Torre d'Andréa et de Chiusi, dont l'ennemi s'était emparé par surprise ; Braccio profite de la circonstance pour demander confirmation de ces possessions à son bénéficiaire et à celui de ses héritiers (1463). Le général ne sévit pas moins contre les agresseurs de tel de ses parents ; les viveurs qui profitèrent du carnaval pour assassiner Ascanio, fils de Baglione Baglioni, en font l'expérience (1465).

Repasant sur un plus vaste champ d'opérations, Braccio, sur l'ordre de Paul II, fait campagne en Romagne (juin 1469) contre les confédérés milanais et florentins de Frédéric de Montefeltre, lequel battit les troupes pontificales à Rimini. Braccio court de grands dangers pendant ces engagements (janv. 1470) ; il est de plus tombé gravement malade.

Quelque temps après mourait le Pape (1471) ; le collège des cardinaux adresse à Braccio les plus pressants appels pour qu'il vienne assurer la sauvegarde de l'Église. C'était autre chose que le grade de capitaine-châtelain de la rocca de Castel della Pieve, dont les magistrats pérousins gratifiaient peu auparavant le général. Sixte IV fait à celui-ci le meilleur accueil ; il lui remet un superbe anneau d'or et lui confirme ses seigneuries en y ajoutant d'autres fiefs sur Viterbe, « parce que Braccio avait toujours victorieusement combattu les ennemis de l'Église ». (Fabretti) Ces avances correspondaient à l'attachement que le général témoignait au Saint-Siège en déclinant les avantageux commandements offerts par son oncle le duc de Milan, par Venise et par Ferdinand Ier, roi de Naples.

*
* *

En dépit de contingences assez singulières, la piété de Braccio paraît alors dans son absolue sincérité. Ni ville, ni territoire ne sont en cause ; il s'agit d'un simple objet d'albâtre, d'un anneau, mais c'est l'anneau de la Vierge Marie. Après avoir servi à son mariage, il aurait été transmis héréditairement dans une famille juive établie à Rome ; en dernier lieu, un certain Rianiero, orfèvre de Chiusi, s'en était trouvé détenteur, et cet homme incrédule aurait (d'après la légende) été converti par la résurrection de son propre fils. Un fait semble démontré le vol de l'anneau dans l'église où il avait été déposé. Un moine allemand, le frère Winter, s'en était emparé (1473) ; mais, en raison d'inextricables difficultés, n'avait pu réussir à l'emporter dans son pays. Winter, passant par Pérouse, va demander conseil à Braccio Baglioni et aux prieurs. Leur avis est unanime. Pérouse doit conserver l'anneau comme un palladium miraculeux. Cependant Chiusi, où le rapt avait été commis, ne partageant pas cette manière de voir, en appelle à Siennes, dont elle dépendait. La République s'empresse d'appuyer ses réclamations en députant à Pérouse une ambassade chargée de notifier remontrances et menaces. Aux unes comme aux autres, le gouvernement pérousin oppose une fin de non-

recevoir. L'élan est donné et Braccio, en vue de la lutte prochaine, se déclare prêt à « *sacrifier ses biens, sa vie et même ses enfants* » (Rio). Sur sa motion, une ambassade part pour Rome afin d'exposer au Pape qu'aucune puissance humaine ne fera renoncer Pérouse à la possession de l'anneau sacré. Une seconde délégation, dont Mariano Baglioni fait partie, tente d'obtenir l'appui de Ferdinand roi de Naples. Pérouse élit sans désespérer ses Décevirs de la Guerre, comprenant Braccio et son frère Guido, avec Mariano Baglioni. Jamais, même dans la jeunesse du général, on ne lui avait vu « *une pareille ardeur de combattre* » (Rio). Sienna n'insiste pas, mais garde rancune. « *Après la victoire vint la pompe triomphale, et ce fut notre héros qui, sans le vouloir, figura comme triomphateur dans la procession solennelle qui eut lieu, pour la première fois, le 1er novembre 1473.* » (Rio)

A cette époque encore, les intérêts pérousins se confondent avec ceux des Baglioni. Braccio mène rondement campagne contre Spolète et Todi, qu'il réussit à rendre au Saint-Siège en s'efforçant d'atténuer les ravages de la guerre (1474 et mai 1475). Il secourt le Patriarche et l'Évêque d'Assise assiégés dans la rocca de Castello par Nicolo Vitellozzi ; (oct. 1475) Valmario et Oliviere Baglioni font partie de la petite expédition.

*
* *

Le succès de ces opérations s'annihile alors pour Braccio, atteint au cœur par la plus poignante affliction. Grifone, le seul fils qu'il ait eu (de son premier mariage), vient d'être tué à Ponte Riccioli par Bernardino, lieutenant du seigneur de Sassoferrato (1er mai 1477). L'infortuné laissait une jeune veuve, Atalanta Baglioni, sa cousine, l'ange de la famille. Elle attendait la naissance d'un enfant qui fut Frederico, ou plutôt Grifonetto (surnom sous lequel est surtout connu dans les Chroniques ce fils posthume, voué aux plus tragiques destinées).

Luigia Fabretti retrace, non sans talent, les circonstances qui accompagnèrent le deuil de Braccio. Elle dépeint l'attente fiévreuse d'Atalanta qu'entourent ses demoiselles d'honneur atterrées. Dans les cours et les galeries du Palais, chacun chuchote et s'interroge à voix basse. En effet, un messenger, couvert de sueur et de poussière, vient d'arriver, et, pour la vingtième fois déjà, les hommes d'armes et les familiers qui se pressent à ses côtés lui font raconter l'événement. Récit court, mais affreux. Nul n'ose le transmettre à la maîtresse du lieu. Atalanta, inquiète de l'absence prolongée de son mari, se demande quel danger il peut courir sur le territoire d'Urbin.

« *L'ombre envahit la vaste salle où elle se tient, car les demoiselles d'honneur n'ont même plus songé à l'éclairer. Anxieuse au dernier point, Atalanta veut aller en personne aux informations. Elle se dirige vers la porte pour gagner les appartements de Braccio son beau-père, et interroger au moins quelque serviteur. « Ah ! Madame, s'exclament ses demoiselles, rappelez-vous qu'avant peu vous aurez un fils ! Prenez courage en songeant à l'héritier de votre race... » Au moment même la porte s'ouvre... Suivi de gens portant des torches, Braccio entre, pâle et silencieux. La jeune femme devine la catastrophe. « Mort ?... » interroge-t-elle. Et le Seigneur répond : « Assassiné ! » (L. Fabretti.)*

Combien Braccio souffrait alors ! Le souvenir de sa faute lui tenaillait le cœur. Après dix-sept ans consacrés à l'expiation, à la prière, aux services rendus à l'Église, rien n'avait écarté la punition qui l'écrasait.

Dans cette poignante circonstance, les témoignages d'attachement lui vinrent en foule. Le duc d'Urbin, Frédéric de Montefeltre, sur le territoire duquel avait eu lieu le forfait, chargée de ses condoléances trois ambassadeurs en grand deuil, escortés de vingt-cinq cavaliers (7 mai 1477).

Mais, à cette époque, l'existence des meneurs d'hommes ne pouvait faire trêve. Braccio se doit à l'action, et son parent Carlo Fortebraccio, l'un des fils de l'illustre condottier, se charge de l'y contraindre. Des contestations au sujet du patrimoine familial fournissent un prétexte à Carlo, qui, par ailleurs, use d'un louche intermédiaire pour nuire à Braccio dans l'esprit des magistrats pérousins. Peu avant le deuil des Baglioni, Carlo, en dépit d'engagements formels, saccageait les environs de Città di Castello à la tête de cavaliers recrutés à la sourdine. Il veut réveiller dans Pérouse l'ancien parti de son père. A vrai dire, les procédés de ce genre n'avaient qu'une portée limitée dans ces seigneuries Italiennes où les questions dynastiques étaient complexes. La valeur personnelle primait tout. Si les enfants de Malatesta Baglioni ajoutaient, par leur mère Fortebraccio, de nouvelles prétentions à celles de leur propre lignée, le fait ne paraissait pas plus anormal que l'attitude du propre fils du grand condottier. Fortebraccio n'ayant laissé, à sa mort, que de jeunes enfants, ce fait avait incité un simple bâtard à représenter sa cause, vainement d'ailleurs. Mais les Fortebracci, excités par leur échec même, s'uniront dès lors aux Oddi contre les Baglioni.

Carlo Fortebraccio recourt aux expédients. Il fait jeter en prison un comparse qui devra lui reprocher, à lui-même, sa mainmise sur des fiefs appartenant à Braccio Baglioni. Pressé de questions, le détenu révélera que Braccio l'a chargé d'empoisonner le fils de Fortebraccio. Aussitôt exécuté, ce batelage entraîne, de la part de Carlo, une démonstration de colère aussi vive que feinte. Pour jouer largement son rôle de victime, il s'empresse de publier le résultat de son enquête, ce qui laisse trop découvrir le bout de l'oreille. Malheur à Pérouse ! le descendant de son ancien seigneur va envahir son territoire et châtier le coupable.

Le gouvernement, un peu interloqué, fait preuve cependant d'une impartialité méritoire. Le chancelier communal est chargé de démontrer à Carlo l'inanité de ses soupçons en absolue contradiction

avec la valeur, la dignité et la correction de Braccio Baglioni. Comment un homme sérieux peut-il attacher la moindre créance aux calomnies d'un misérable dont peut s'occuper, uniquement, la justice du pays ? Ces observations, adressées à l'instigateur de l'incident, étaient sages mais superflues. Carlo ne s'en prend à Braccio qu'en raison du pouvoir dont jouit celui-ci ; il ne peut dissimuler longtemps son jeu. Que l'on abroge les conventions consenties à la mort de son père : telle est la prétention de Carlo, qui compte faire main basse sur les villes et les forteresses naguère au pouvoir de Fortebraccio. Alors Sixte IV ouvre l'œil. Désirant toutefois éviter un conflit, le Pape enjoint d'abord à Carlo de quitter son fief de Montone trop proche de Pérouse. Il lui propose, en compensation, un établissement sur les domaines de l'Église avec forte solde annuelle. Le condottier pourrait attendre ainsi qu'un engagement lui fût offert (1477).

Carlo hésite, mais ne continue pas moins à piller, et, cette fois, aux dépens des Siennois, auxquels il réclame un arriéré de solde dû à son père. Après cinquante-trois ans, la prétention paraît un peu forte. Le Pape, à bout de patience, ordonne d'agir. Bien qu'en août Antoine de Montefeltre, capitaine de ses troupes, ait tout d'abord été battu, Frédéric de Montefeltre et Roberto Malatesta, soutenus par Braccio Baglioni, s'emparent de Montone le 2 septembre 1477.

Carlo, alors au service de Venise, n'avait pu intervenir. Cette affaire lui coûtait cher et attirait à ses rares partisans dans Pérouse une sévère répression.

A ce propos, un incident fait honneur à Braccio. Cesare della Penna, compromis dans le parti de Carlo, était conduit à Rome par un détachement de troupes de Frédéric de Montefeltre ; Braccio et quelques gentilshommes l'accompagnaient (18 oct. 1477). Ce della Penna ne manquait pas de valeur et jouissait d'une certaine popularité parmi ses concitoyens ; c'est pourquoi, avant de le laisser partir en assez triste condition, Braccio tient à prendre la parole : « *Vous voyez, mes amis, dit-il, la tournure qu'ont prise les affaires de Cesare della Penna. Que son exemple ne vous incite pas moins à vous soumettre à l'autorité de l'Église et du Pape, comme l'a fait Cesare, acceptant sans objection l'ordre du Gouverneur. Pour mon compte, j'agis de même. Et si quelqu'un des miens n'imitait pas ma façon de faire, je m'emploierais de toutes mes forces à l'y contraindre.* » Cesare parut sensible à la déclaration de Braccio et, protestant de son innocence, demanda qu'on intervînt en sa faveur.

Quand Pérouse eut réclamé au Pontife la restitution de Montone au profit de la Commune, et divers biens de ce territoire pour les Baglioni (légitimes héritiers, spoliés par Carlo Fortebraccio), l'incident parut clos. Il n'en était rien cependant, et pour cause.

*
* *

Braccio, uni au vice-légat, remettait Città di Castello sous l'autorité du Saint-Siège (1478), en dépit des Vitelli ; mais, la même année, un événement de bien autre importance contrecarrait à Florence la politique pontificale : l'échec de la conjuration des Pazzi (26 avril).

Les Florentins, soutenus par Louis XI de France, par Milan, Venise, Malatesta de Rimini et Ercole de Ferrare, combattirent les forces de l'Église, de Naples et de Sienne coalisées. Au cours de la campagne, Braccio Baglioni, qui commandait un contingent dans l'armée papale, fut atteint dans ses proches par un deuil nouveau. Oddo Baglioni son neveu, jeune officier servant sous le duc de Calabre, général des troupes napolitaines, fut tué d'un coup d'artillerie à Monte-Luco (1478).

Le duc s'empressa, dans cette pénible circonstance, d'adresser à Braccio une longue lettre de condoléances (3 sept.).

Cependant Florence avait le dessous, quand le secours de Venise changea la face des choses. Justement Carlo Fortebraccio, avec Deifobe Piccinino, cédés à Florence par les Vénitiens, s'emparèrent aisément des places du pays pisan. Du coup, les deux condottiers s'enhardirent. Carlo profita de l'occasion pour émettre à nouveau ses prétentions qui cadraient avec le plan de Florence. Cette République, désirant pousser l'orage sur les voisins, escomptait le prestige d'un nom comme Fortebraccio pour faire diversion sur le dos des Pérousins.

Ceux-ci s'inquiétèrent. Vainement leurs magistrats auraient voulu s'en tenir à la neutralité dans des conditions assez anormales, puisque la cité relevait du Saint-Siège engagé dans la guerre. Florence ne leur en sut aucun gré. Le territoire de Pérouse fut envahi et les citoyens n'eurent plus qu'à se préparer à la lutte.

Carlo Fortebraccio et son collègue opèrent en personne : leurs soldats sont signalés aux approches de la ville (7 juin 1479) contre laquelle ils marchent, après avoir enlevé Passignano. Leur effort se porte du côté du quartier Saint-Ange, où Carlo suppose les habitants mieux disposés en sa faveur. Il lui faut en rabattre. Pérouse fait bonne contenance et, dans le péril, Braccio va être l'âme de la résistance. En hâte, il avait appelé de ses fiefs cavaliers et fantassins ; lui-même, bien qu'agé de soixante ans, veille jour et nuit aux moindres préparatifs, comptant bien tenir l'ennemi en respect jusqu'à l'arrivée des secours demandés au Pape. Jamais le général n'avait fait preuve d'une plus tenace énergie ; mais, alors aussi, progressa le mal qui devait le terrasser.

Les assiégés ont repoussé l'assaut des troupes de Carlo, sans se leurrer pour cela sur leur propre sort en face de vieilles bandes aguerries. L'assiégeant déçu pille et tue autour de la ville. Il se fait la main aux dépens des localités tombées en son pouvoir, quand paraissent enfin les secours du Pape et de Naples.

Pérouse, dont l'attitude vient de permettre cette intervention, est aussitôt délogée. De toutes parts fuient les ennemis privés de leur général, mort de maladie à Cortone (17 juin 1479).

L'autre armée, à la solde de Florence, n'est pas plus heureuse. Surprise au Poggio impériale par le duc de Calabre, elle se débande en complète déroute (10 août). Pérouse n'avait plus qu'à panser ses plaies et à remettre toutes choses au point. Ses habitants et ceux de Florence sont trop proches voisins pour prolonger leurs mutuelles hostilités, et Braccio, assuré de l'approbation pontificale, s'emploie à les pacifier. Il a qualité pour ce genre d'arbitrage en raison de la connexité des intérêts de sa famille et de sa patrie ; aussi les fiefs des Baglioni, fils de Malatesta, sont-ils mentionnés dans les négociations.

Une monographie de Braccio ne s'en tiendra pas au rôle du général, mais relèvera l'ensemble des goûts et des aptitudes du grand seigneur. Les contrastes y sont curieux : d'une part, le déploiement d'un luxe fastueux et d'une représentation princière, cadrant avec la protection des Lettres et des Arts, qui mérite à Braccio le surnom de *Laurent le Magnifique* de Pérouse ; d'autre part, les témoignages de haute dévotion, les fondations pieuses, la charité révélant le chrétien convaincu et zélé. Aux chasses mouvementées succèdent les joutes et les tournois dans l'éclat des armes et la somptuosité des costumes ; la Grand'Place de Pérouse résonne alors des fanfares guerrières. Braccio prodigue de tels spectacles où il évolue avec succès ; il « y reçoit le prix de sa valeur » (*Bonazzi*). Après quoi, les banquets de gala réunissent la plus élégante jeunesse, à laquelle Braccio ouvre ses splendides jardins du quartier Saint-Pierre^{044/1}. Dans ce goût de réjouissances publiques, écrit Vermiglioli, il suivait l'exemple des Césars de Rome. Naturellement, le général est trop de son époque pour n'avoir pas élu une déesse, ou dame de ses pensées, aux pieds de laquelle brûle l'encens de toutes ces fêtes. Il a choisi, en tout bien tout honneur, Margarita de Montesperello, mariée à Francesco della Botarda, et cette jeune femme reçoit de son adorateur le surnom de Diane que justifie sa beauté.

*
* *

Le palais de Braccio était le rendez-vous de tout ce que le pays comptait de sommités, sous tous les rapports. Les conversations mondaines s'y mêlaient aux savants entretiens, pendant que se succédaient les chants et les danses. Décrire ce palais, le plus beau de Pérouse et l'un des plus remarquables d'Italie, a séduit les chroniqueurs. Les détails, à son sujet, tiennent une large place dans leur texte ; c'est malheureusement le seul souvenir qui en subsiste.

Commencé à la fin de 1436, en haut de la place, par Malatesta Ier Baglioni, il était terminé par les soins de son fils aîné, qui n'y épargna aucun luxe. Deux tours flanquaient les murs entièrement revêtus de fresques à l'extérieur, l'intérieur réunissant des peintures plus remarquables encore. Au fond de la vaste salle d'entrée, une femme « au port majestueux et sévère » était peinte sur la paroi ; elle représentait Pérouse, dont le nom était inscrit au-dessus de sa tête : « Perusia ».

De chaque côté de la salle, les principales célébrités du pays faisaient cortège à cette figure centrale. Ces portraits de généraux, de docteurs, de savants renommés, avaient été exécutés avec le plus grand soin ; sous chacun d'eux, une notice explicative suivait l'inscription du nom. La légende avait également réclamé sa place, puisqu'en tête des illustres Pérousinos paraissait Euliste Trojano, le problématique fondateur de la cité. Devises et vers de Matarazzo s'entremêlaient à aux motifs de la plus riche ornementation, pour compléter un ensemble fait pour séduire ce milieu d'artistes et de lettrés. « *Il serait injuste d'attribuer à Sixte IV, ou aux Papes qui régnèrent avant ou après lui dans le cours du XV^e siècle, la principale influence sur les destinées si brillantes de l'école ombrienne* » (*Rio*) ; « *...il y eut, ajoute l'écrivain, une dynastie qui laissa des traces bien autrement durables dans le souvenir des habitants de Pérouse... Cette dynastie, non moins riche en qualités héroïques que celle des Montefeltro d'Urbino, et plus heureuse qu'elle, sinon dans le patronage des Lettres, du moins dans celui des Arts, est la dynastie des Baglioni, représentée dans la période même qui vit la première floraison de l'école ombrienne par un des caractères les plus accomplis et en même temps les plus ignorés dont il soit fait mention dans les annales des cités Italiennes. Je veux parler de Braccio Baglioni, le grand capitaine, le pénitent héroïque, l'humble et chevaleresque serviteur de la sainte Vierge, etc.* » (*Rio*).

Protecteur de toute activité intellectuelle, Braccio, qui cultivait les Lettres « *pour elles-mêmes, bien plus que pour la vanité du patronage* », voulut dans leur intérêt « *fixer à Pérouse les imprimeurs ambulants récemment arrivés d'Allemagne* » (*Rio*). Vermiglioli confirme le fait. Parmi les écrivains qui bénéficièrent des libéralités de Braccio et furent parfois ses familiers, qu'il suffise de rappeler Gian-Antonio Campano, Nicolo Rainaldi de Sulmona, les poètes Nicolo de Montefalco et Canneli ; d'autres encore, dont la lyre a fêté le Mécène : Francesco Matarazzo (*alias* Maturanzio), Leonardo Montagna, Pacifico Massimi. Ce dernier dédie les deux livres de ses *Triumphes au « Magnifico et illustrissimo Principi et Duci Braccio de Balionibus de Perusia »*, ou mieux : « *ad Caesareum et Divum Braccium de Balionibus* ». Les trois livres de poésies du

^{044/1} Prés de la via Santa Anna, à Pérouse, subsista jusqu'au XVII^e siècle une des Portes de la ville dite « Porte Baglioni » parce qu'elle servait d'entrée, pour ainsi dire, aux jardins de Braccio Baglioni. - La « Piazzetta dei Baglioni », près des palais de ce nom, devait être « merveilleuse » et du « plus beau caractère médiéval » (G. Bacile di Castiglione). — La « Piazza Malatesta » (Malatesta Baglioni), dite aussi « des Servites », était limitée, à l'Ouest, par l'église Sainte-Marie des Servites ; au Nord, par la « Sapienza » nouvelle ; à l'Est, par le Palais de Braccio Baglioni qui avait, du côté de la Place, une autre tour avec horloge ; au Sud, par la muraille de l'enceinte antique. Tout cet emplacement a été absolument bouleversé lors de la construction de l'énorme forteresse Paolina (1540). — Le professeur Moretti put reconstituer le plan de la Grande Salle du Palais de Braccio. Il le conserve encore chez lui, à Pérouse.

même auteur, intitulées « *Draconides* », par allusion au Griffon-Dragon surmontant les armoiries des Baglioni, ne sont pas moins curieux.

Tout personnage passant à Pérouse tenait à saluer Braccio dans son palais. Son futur adversaire, le comte Carlo de Montone (Fortebraccio), s'y présente au cours de négociations avec Rome ; l'un des fils de Cosme de Médicis est reçu par Braccio peu avant l'engagement du général au service florentin. Puis se succèdent chez lui : Rodolfo, seigneur de Camerino, venu avec sa mère ; le condottier Giacomo Piccinino ; les ambassadeurs vénitiens de passage à Pérouse, allant saluer l'empereur Frédéric III ; le seigneur de Pesaro Alessandro Sforza, et Giovanni della Rovere, neveu du Pape. Sixte IV en personne, et toute sa cour, séjournèrent chez Braccio (1474) dans son château de Spello. Les princes et les plus grands seigneurs d'Italie, entre autres Laurent de Médicis, entretiennent avec le chef de la Maison Baglioni une intéressante correspondance^{045/1}.

Chez Braccio « *était le point de jonction entre les Papes et l'État Pérousin. Sans que le maître de céans aspirât à la souveraineté proprement dite (Tyrannia), il se contentait de l'influence prépondérante que lui accordaient ses concitoyens* » (Bonazzi). Il est vrai que le commandement en chef des troupes pontificales atténuait, de la part de celui qui en jouissait, toute opposition sérieuse. Braccio fut « *le défenseur ardent du Saint-Siège contre les factions gibelines* » (Rio). « *Toutes les questions lui étaient soumises, et au sein des tumultes il était l'arbitre de paix. Il sut maintenir la noblesse en parfaite cohésion, lui garantissant la soumission de tous. Son faste royal embellissait la servitude pérousine* » (Bonazzi).

L'historien pourrait reconnaître que, si les citoyens étaient en liesse au lieu de s'entre-tuer, il y avait progrès. Chacun s'en trouvait bien, en pensant aux déboires antérieurs. Les Pérousins comparaient l'impulsion donnée à leur gouvernement par Braccio, avec l'ancien despotisme, nettement républicain, au moyen duquel les tribuns sacrifiaient l'indépendance communale pour se maintenir aux affaires. La conclusion était favorable à la soumission que Bonazzi qualifie de servitude. Il oublie que la liberté de l'homme ne consiste guère qu'à choisir cette servitude ou à l'accepter.

*
* *

Du Palais de Braccio, où se rencontrèrent tant d'illustrations, où s'étaient succédé fêtes et galas dans la splendeur de la Renaissance, où tant de souvenirs justifiaient la fierté des Pérousins, rien ne subsiste. La forteresse Paolina a écrasé de sa masse ce monument de l'art ombrien, orgueil de la cité. A peine quelques tableaux, égarés dans les musées ou les collections particulières, échappèrent au cyclone dont les circonstances paraîtront à leur place dans ce récit.

Mais si les œuvres dues à l'initiative artistique de Braccio ont disparu, les actes du chrétien qu'il était lui survivent et fixent à sa mémoire d'attachants souvenirs. « *Entre tous les Ordres religieux, il avait préféré celui des Servites, parce qu'ils s'intitulaient les Serviteurs de Marie par excellence : Servi di Maria ; c'est pourquoi leur église devenue son temple préféré fut tapissée des trophées de ses victoires.* » Rio, faisant allusion au litige du saint anneau, ajoute : « *Ces trophées n'étaient rien à ses yeux auprès la conquête qu'il fit dans ses vieux jours en l'honneur de la Reine des cieux.* »

Braccio s'intéressa spécialement à la construction de cette église des Servites, aux côtés de laquelle il fit édifier une chapelle dédiée à la sainte Vierge (1476). Dans ses propres jardins, l'aîné des Baglioni élevait un sanctuaire dit du « Crucifix », où il allait souvent méditer. Plus tard, ces deux édifices furent, par les soins de leur fondateur, annexés à l'église elle-même, et le Vicaire Apostolique Giovan-Battista Savelli approuva cette solution. L'église Saint-François du quartier Sainte-Suzanne possédait aussi une chapelle due à la libéralité de Braccio, dont le nom de « *Magnifique et Puissant Chevalier* » se retrouve encore, mêlé aux œuvres de bienfaisance. Braccio, pour contribuer au soulagement des pauvres infirmes, s'était affilié à une Société de Pharmacie (1470) et, quelques années plus tard, réorganisait une confrérie similaire.

Usé avant l'âge par la fatigue des guerres et de la maladie, il s'est rendu compte de sa fin prochaine, et réserve dans son testament (1478) la première place aux legs charitables. « *Défendu par son humilité toujours croissante contre les enivrements de la gloire et par sa piété chevaleresque contre les affaissements de la vieillesse* » (Rio), Braccio meurt le 8 décembre 1479^{046/1} ; il est inhumé dans l'église Saint-François. (11 déc. 1479)

Pérouse, qui décrétait naguère de somptueuses funérailles à Malatesta Baglioni, ne pouvait faire moins pour son fils aîné, dont la renommée s'annonçait plus grande encore. Ainsi vit-on déployer au service en son honneur (8 janv. 1480) les 37 bannières d'infanterie et les 7 étendards de cavalerie pris à l'ennemi par le général victorieux. Francesco Matarazzo prononça son éloge funèbre. Sixte IV et le duc d'Urbin, par

^{045/1} Le sultan Mohamed II aurait fait hommage à Braccio Baglioni de cadeaux superbes. F Giatti rapporte cette particularité qui surprend Ad. Rossi, annotateur de son étude historique sur « Adriano (II) Baglioni ». Ciatti, néanmoins, n'a point imaginé cet hommage du sultan, car Brenzone, dans la « Vie d'Astorre (II) Baglioni », imprimée en 1591, le relate sans indiquer la source du renseignement. Peut-être Ciatti a-t-il puisé lui-même son indication dans l'ouvrage de Brenzone ?

^{046/1} Bien que certains auteurs attribuent à des fièvres le décès de Braccio, il paraît certain que le général succomba aux suites d'un phlegmon dont il ne s'était pas remis depuis la campagne de 1470 (contre Frédéric de Montefeltre, aux environs de Rimini et de Pesaro). Cette mort, remarque Pietro de Giovanni, « fut un très grand malheur pour notre cité (Pérouse), car il (Braccio) était homme de grande renommée, connu et apprécié de grands princes et seigneurs. »

ambassades spéciales, transmirent au gouvernement leurs condoléances « *pour la perte d'un aussi illustre gentilhomme* » (*Pellini*). Braccio avait tenu à ce qu'une partie de sa dépouille fût déposée dans l'église Sainte-Marie-des-Servites, à laquelle il avait témoigné tant d'intérêt.

Ses enfants, ses frères, *e tutta quella Nobilissima Famiglia*, furent recommandés par Pérouse au Souverain Pontife afin d'obtenir, en leur faveur, le maintien des privilèges, honneurs et fiefs que leur avaient mérités les services rendus à l'État. Le gouvernement insistait sur la valeur dont Braccio avait fait preuve en toute circonstance. Plus tard, quand Vasari ornera de fresques le Palais-Vieux de Florence, il placera le général parmi les personnages qui entourent Laurent le Magnifique, auquel les délégués des princes étrangers offrent de riches cadeaux. La scène est représentée dans la salle qui porte le nom de Laurent lui-même, « *et cet autre, écrit Vasari, tenant une enseigne qui porte une fasce d'or en champ d'azur, c'est Braccio Baglioni de Pérouse* ».

Que sont devenues les quelques « reliques » du fils de Malatesta confiées aux Servites ? Ceux qui en avaient la garde, changeant de quartier, transportèrent le coffret qui les contenait et le déposèrent dans leur nouvelle sacristie. Depuis lors, aucune indication ne permet d'en découvrir la trace, ce qui évite aux restes du capitaine-général l'étiquetage d'un musée. Tel est, en effet, le sort réservé aux os du grand Fortebraccio. Classés et exposés sous verre, on les montre à l'Université de Pérouse, tout comme des panneaux sculptés et des fragments de poterie... Dans la même salle, d'autres ossements abrités sous la « *magnifique housse en velours, du commencement du XV^e siècle* », dont parle Bædeker, ont appartenu à un Baglioni. Peut-être à Braccio, arrière-petit-fils du capitaine-général, peut-être à l'évêque Giovan-Andrea ; les avis diffèrent. Il n'en est pas moins pénible de constater l'indifférence avec laquelle la moderne Pérouse traite parfois ses plus illustres enfants.
